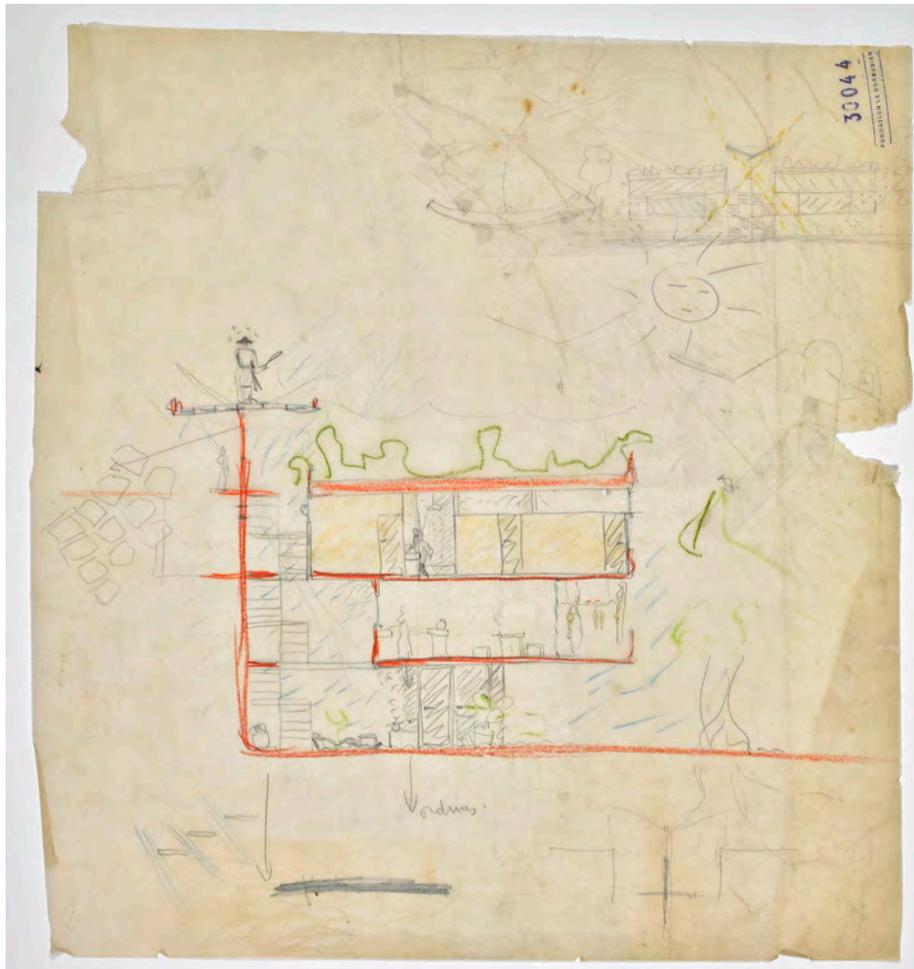


# LC. #07 ARTICLE INVITÉ



Le Corbusier. *Lotissement Barcelona*. Croquis d'étude en coupe sur logement triplex, c. 1931. Crayon noir et couleur, 49,1x52,1 cm. FLC 30044.

**Le cosmopolitisme corbuséen : le projet d'une vie au service de l'architecture**  
*Rémi Baudouï et Arnaud Dercelles*



Le Corbusier devant le comptoir d'Air India, années 1950. Archives FLC L4(3)44.



# LE COSMOPOLITISME CORBUSÉEN: LE PROJET D'UNE VIE AU SERVICE DE L'ARCHITECTURE

*Rémi Baudouï et Arnaud Dercelles*

DOI: <https://doi.org/10.4995/lc.2023.19375>

**Résumé :** L'omniprésence de Le Corbusier -architecte « aux semelles de vent »- sur la scène internationale a souvent été peu ou mal analysée. Peu sensible à la reconnaissance ou la déférence, Le Corbusier a en revanche toujours œuvré pour que sa vision cosmopolite de l'architecture et de l'urbanisme puisse s'incarner. De l'atelier du 35 rue de Sèvres -qui vit défiler un concentré planétaire d'architectes- aux différents continents - qui accueillirent ses conférences ou ses réalisations- Le Corbusier demeure, invariablement porteur d'une « cosmopolitisation de la réalité » chère au philosophe Ulrich Beck. De La Chaux-de-Fonds à Chandigarh c'est une vision humaniste de son art qui s'exprime. Cet article interroge également la manière dont il pense l'humanité et la façon dont il conçoit la Paix mondiale, seule issue à la prospérité des hommes. Du Palais de la Société des Nations à la sculpture inspirante de la Mains ouverte, c'est une vision cosmopolitique qu'il faut convoquer pour cerner et comprendre les motivations corbuséennes.

**Mots clés :** *Cosmopolitisme, Le Corbusier, Paix, Urbanisme, Chandigarh, Politique, Modernité.*

**Resumen:** La omnipresencia de Le Corbusier -un arquitecto con «suelas de viento»- en la escena internacional ha sido a menudo poco o mal analizada. Poco sensible al reconocimiento o a la deferencia, Le Corbusier trabajó siempre para que su visión cosmopolita de la arquitectura y el urbanismo pudiera plasmarse. Desde el estudio del 35 de la rue de Sèvres -en el que se produjo una concentración mundial de arquitectos- hasta los distintos continentes -que acogieron sus conferencias o sus creaciones- Le Corbusier sigue siendo, invariablemente, el portador de una «cosmopolitización de la realidad» muy apreciada por el filósofo Ulrich Beck. De La Chaux-de-Fonds a Chandigarh, se expresa una visión humanista de su arte. Este artículo también cuestiona su manera de pensar la humanidad y de concebir la paz mundial como única salida para la prosperidad humana. Desde el Palacio de la Sociedad de Naciones hasta la inspiradora escultura de la Mano Abierta, es una visión cosmopolita a la que hay que apelar para identificar y comprender las motivaciones corbusianas.

**Palabras clave:** *Cosmopolitismo, Le Corbusier, Paz, Urbanismo, Chandigarh, Política, Modernidad.*

**FIG. 1**  
Atelier du 35 rue de Sèvres,  
Paris, circa 1950. Archives  
FLC L4(13)41.

**Abstract:** The omnipresence of Le Corbusier - an architect with «soles of wind» - on the international scene has often been little or poorly analysed. Not very sensitive to recognition or deference, Le Corbusier has always worked to ensure that his cosmopolitan vision of architecture and urbanism could be embodied. From the studio at 35 rue de Sèvres - which saw a global concentration of architects - to the different continents - which hosted his conferences or his creations - Le Corbusier remains, invariably, the bearer of a «cosmopolitization of reality» dear to the philosopher Ulrich Beck. From La Chaux-de-Fonds to Chandigarh, it is a humanist vision of his art that is expressed. This article also questions the way he thinks about humanity and the way he conceives of world peace as the only way out for human prosperity. From the Palace of the League of Nations to the inspiring sculpture of the Open Hands, it is a cosmopolitical vision that must be summoned to identify and understand Corbusier's motivations.

**Keywords:** *Cosmopolitanism, Le Corbusier, Peace, Urbanism, Chandigarh, Politics, Modernity*



## Introduction

L'historiographie corbuséenne s'est attachée à retracer la vie et la pensée de Le Corbusier comme le passage progressif d'une pensée située - la Suisse du milieu horloger de la Chaux-de-Fonds - à une pensée s'échappant progressivement du cadre étroit de l'État-Nation - en l'occurrence la France des années 1920 - pour acquérir une dimension internationale comme le signale la constitution, en juin 1928, des Congrès internationaux d'Architecture Moderne (CIAM).

Le regard sur Le Corbusier a fait de l'international la caisse de résonance des premiers succès parisiens du Chaux-de-Fonnier jusqu'à surdéterminer le point de vue analytique défini. Si Le Corbusier pouvait se hisser au niveau de la commande publique et des débats internationaux, il le devait moins sans doute à ses propres analyses d'architecte sur la nouvelle esthétique et plastique à promouvoir qu'à la réception critique de ses propositions. L'ouverture à l'international relevait plus du champ d'un processus de production d'une reconnaissance publique de sa personne que d'une logique distributive liée à sa propre définition identitaire de son moi-sujet. L'accès à l'international s'imprégnait d'une vision de la seule réception critique de sa pensée passant plus ou moins sous silence sa propre histoire cosmopolitique.

Il nous semble opportun de restituer l'œuvre dans ses dimensions cosmopolites qui offrent les modalités de réinterpréter ses ambitions moins dans une logique du processus d'extension de ses missions depuis un centre - en l'occurrence Paris - que dans une logique d'universalité qui ne requiert en aucune manière ni centre ni marge, ni même processus d'extension du centre vers les périphéries de la planète.

Réinvesti depuis une vingtaine d'années au gré des soubresauts de la globalisation et de la financiarisation du monde, le cosmopolitisme qui pose depuis la philosophie grecque l'existence de l'individu citoyen *polités* selon les principes de notre appartenance collective au cosmos témoigne de la possibilité à la fois d'être d'un lieu sans que cela affecte la pleine conscience d'être membre à part entière de l'humanité. Le cosmopolite serait ainsi un individu dual dans sa capacité à vivre et respecter les propres valeurs de sa culture d'origine et les potentialités de découverte et d'enrichissement spirituel et intellectuel que les lieux de son altérité lui offrent. Ainsi à la différence du concept d'internationalisation versus internationalisme, la figure du cosmopolite porte en elle, les formes d'adhésion moins à sa propre culture de naissance qu'à l'ensemble des cultures qui lui offrent les conditions d'être un citoyen planétaire. Rappelons à cet effet que Le Corbusier a suivi et a pleinement adhéré au mouvement des citoyens du monde initié à partir de 1948 par l'activiste américain Garry Davis<sup>1</sup> renonça à sa citoyenneté originelle pour se proclamer « citoyen du monde » sous protection onusienne en faveur de la constitution d'un gouvernement mondial. Le cosmopolitisme corbuséen ouvrirait bien les conditions d'une approche cosmopolitique qui, reconnaît dans le modèle kantien de la Paix perpétuelle à l'échelon mondial, la seule alternative politique et institutionnelle pour les Etats-Nations de vivre en paix<sup>2</sup>. « La cosmopolitisation de la réalité » décrite par Ulrich Beck<sup>3</sup> offrirait ainsi les conditions au même Le Corbusier de pouvoir opposer au « nationalisme méthodologique » - celui qui assimile la société moderne à la société organisée dans le cadre de l'État-nation occidental - la capacité à penser la modernité comme projet mondial multi-dimensionnel. A l'orée du XX<sup>ème</sup> siècle, Le Corbusier est déjà aux avant-gardes du cosmopolitisme en architecture. (Fig 1)

**FIG. 2**

. Vue générale de La Chaux-de-Fonds, carte postale, sans date. Archives FLC L5(9)49.

### ***La Chaux-de-Fonds. Le cosmopolitisme du chronographe***

L'imaginaire déployé par l'histoire de l'architecture attentive à comprendre la mutation du jeune Edouard Jeanneret a tôt fait d'insister sur l'influence première de son maître Charles L'Eplattenier et de son militantisme romantique pour la restauration nationale de la Suisse de la multiplicité de ses identités paysannes alpestres. Cette analyse fut confortée à la fois par les motifs décoratifs retenus dans ses travaux de graveur-ciseleur à l'Ecole d'Art et d'Art appliqué à l'Industrie, mais aussi par les aquarelles, lavis et dessins naturalistes produits<sup>4</sup>. Il n'est pas jusqu'à ses villas du Pouillerel avec le jeu des références laudatrices à la gloire de la culture pastorale des montagnes et forêts de sapin, qui ne procurent le sentiment que le Locle et La Chaux-de-Fonds enchâssés dans les rudes conforts du Jura n'aient été que des territoires protégés de la civilisation en tant que refuges naturels. Cette représentation d'un monde paysan rude et droit dans ses bottes aux muscles nouveaux et à la parole vraie mais brève, proroge l'idéal construit de la réalité des élites et mouvements artistiques du XIX<sup>ème</sup> siècle d'une Suisse immuable dans son peuplement, ses activités et sa culture propre. Elle efface la nature profonde des bouleversements socio-économiques que la Suisse connaît à la fin du siècle de la Révolution industrielle. (Fig. 2)

Loin d'être le lieu d'un helvétisme artistique imagé romantique mais suranné, l'agglomération de la Chaux-de-Fonds qui dépasse en 1900 désormais les 30 000 habitants est encore désignée par *Le guide Suisse* comme le premier village du monde. Sous l'impulsion du succès du modeste apprenti forgeron qui implanta en 1671 dans le village du Locle le premier atelier d'horlogerie. La ville neuve, rebâtie sur les ruines du grand incendie du 5 mai 1794, s'est soumise au culte du Dieu temps. La ville en longueur a épousé la topographie de la vallée longitudinale. Les manufactures ont poussé comme des champignons sur la trame urbaine en damier. Le peuple des campagnes a gagné les ateliers, attiré par la prospérité industrielle de l'horlogerie. La Chaux-de-Fonds est



devenu une référence mythique pour la Suisse laborieuse de la révolution industrielle. Selon Karl Marx, la ville n'est qu'« une seule énorme usine ». La montre *Roskopf*, simple et robuste au boîtier non ouvert, du reste dénommé « montre du prolétaire » est à La Chaux-de-Fonds ce que les alpages sont à la Suisse. En 1885, le jeune homme Georges Valois découvre à l'occasion de son expérience commerciale en Malaisie, l'importance des stocks de montres de La Chaux-de-Fonds dans les relations économiques entre l'Europe et l'Asie<sup>6</sup>. Dix millions de montres sont exportées annuellement. Sous toutes les latitudes, d'Helsinki à Canton, la fabrique "Zénith" fondée en 1865 par Georges Favre-Jacot rappelle l'existence de ce coin miraculeux de Suisse où les songes de prospérité et félicité ont pour unité comptable la montre à gousset. La modernité est née à La Chaux-de-Fonds. Max Jacob le reconnaît : « En Suisse, au sommet de chaque montagne, il y a un réveil-matin ». (Fig. 3)

**FIG. 3**  
La Chaux-de-Fonds côté montagne, carte postale, sans date. Archives FLC L5(9)53.

La Chaux-de-Fonds est bien un bourg industriel que renforce la présence massive d'ouvriers de l'horlogerie venus des différents cantons suisses et des quatre coins de l'Europe. C'est bien le bouillonnement intellectuel et idéologique qui se manifeste dans les tavernes et cercles de la ville cosmopolite'. Depuis sa petite échoppe de guillocheur soumis aux aléas économiques de la production des montres, Georges-Edouard père d'Edouard fulmine contre le nouveau monde industriel. Mais en défenseur d'un ordre ancien, il rejette d'emblée le socialisme et la révolution comme aventure et désordre et prône un retour à l'ordre fondé sur la tradition du métier d'horloger pourtant en cours de disparition. Marqué des plaintes et souffrances de son père, Edouard en bon fils de famille rejette avec violence cette existence sans surprise réglée comme le tic-tac de l'horloge et qui aurait obligé son père à vivre « comme un colimaçon dans sa coquille »<sup>7</sup>. Mais la mise à distance de la culture horlogère de la ville natale fait prendre conscience à Edouard que « La Tchaux » n'est pas un paisible bourg de Suisse dans lequel la vie s'écoulerait imperturbablement au rythme des saisons, des transhumances vers les alpages et des grandes randonnées à skis. La ville a inscrit dans sa chair la nature des rapports industriels. La composition des espaces



publics du plan en damiers est le mode de définition des espaces manufacturiers de l'horlogerie soigneusement alignés les uns aux autres. Le regard critique sur la condition sociale de ses parents, projette Edouard Jeanneret dans l'ébauche d'une première réflexion théorique sur le fait urbain. La rigidité d'un plan rationnel n'est pour lui qu'ennui et laideur. Rousseauiste sans peut être avoir eu connaissance du *Contrat social*, il considère que la constitution d'une ville résulte d'un libre accord des hommes conscients des avantages qu'ils peuvent retirer de la mise en commun de leurs compétences. Dans son esprit la ville protège les plus faibles qui dans l'état de nature étaient destinés à périr. La ville définirait un état de civilisation. La rupture avec cette conception de ce qu'il définit comme « la ville idéale », Édouard Jeanneret la situe précisément, par son expérience familiale et culturelle autour du XIX<sup>ème</sup> siècle. C'est le récit de cette fracture qu'il souhaite révéler en débutant la rédaction d'un livre sur l'urbanisme. Dans ses esquisses, il oppose La Chaux-de-Fonds d'avant 1794, à La Chaux-de-Fonds de la Révolution industrielle. Aucune comparaison n'est possible. La ville de son enfance marque le triomphe d'une aristocratie industrielle sur la plèbe. La cité a fait l'objet d'un « industrialisme à outrance » vecteur d' « une crise sociale et du déséquilibre actuel... »<sup>8</sup>. L'égalité naturelle entre les hommes a disparu. La Chaux-de-Fonds serait la victime expiatoire du capitalisme outrancier. Elle est « une tâche lépreuse ».



**FIG. 4**  
Plan du Palais de la Société  
des Nations, 1927, Plan  
FLC 23192.

La critique minutieuse de La Chaux-de-Fonds lui permet de définir en creux les éléments constitutifs d'une ville moderne qui ne saurait être celle du triomphe du pur libéralisme. Elle devrait contraindre le capitalisme à passer sous les fourches caudines d'une civilisation urbaine qui se définit par la dimension politique et réglementaire de l'esprit public. Se référant de manière implicite à la démocratie athénienne et la république romaine, il fait de la ville, une somme d'institutions collectives définissant en préalable le cadre de l'espace public. Une des critiques majeures de Chaux-de-Fonnier réside dans le constat que l'emprise industrielle sur la ville a interdit la constitution de places publiques de qualité et d'emplacements pour les édifices monumentaux. Rien d'original dans ce positionnement. Dans la tradition de l'embellissement, il considère que la beauté plastique de la ville moderne doit d'abord être signifiée à partir de la construction de places qui réuniraient dans une logique de centralité les bâtiments publics phares de la civilisation. La vie publique par « l'exaltation noble et motivée du sentiment patriotique » doit permettre de susciter « la fierté locale ». Elle est transcendance par rapport au reste de la ville et permet d'accéder à l'idéal de beauté. La haine de la promiscuité culturelle et sociale, le désir de fuite par rapport à l'univers limité des échelles de valeur de la petite ville, l'évaluation de la monotonie formelle et spatiale de La Chaux-de-Fonds, offrent à Edouard Jeanneret les moyens de concevoir la ville dans une diversité d'usages et de services. Il n'y a de ville possible que comme un kaléidoscope qui offrirait dans un même espace-temps de situations différentes mais complémentaires. Il réfléchit la ville comme un assemblage de règles et missions différenciées ne renvoyant pas nécessairement à une identification entre ville et rationalité industrielle. Il n'y a de vie possible que dans l'assemblage de séquences et pièces urbaines juxtaposées selon des règles et des missions différentes. Ces séquences au chiffre biblique de trois, sont définies par l'architecte comme les « trois villes » constitutives de la ville moderne ; celle du travail, celle de l'habitation et celle de la beauté. Les séquences qui définissent la ville comme un espace plurifonctionnel et non monofonctionnel doivent être régies par des règles différentes dans la mesure où leur valeur d'usage n'est pas de même essence. Edouard Jeanneret opère leur hiérarchisation fonctionnelle et spatiale. La ville de la beauté est celle de l'idéalité politique de la *civitas*. Elle définit le centre de l'agglomération. La ville de l'utile est celle du travail. Elle fait l'objet de règlements spéciaux destinés à son contrôle pour éviter son extension inconsidérée et la mise en péril des deux autres villes. Elle ne saurait comme dans sa ville natale, trouver place au centre de l'agglomération. Elle est l'objet technique par excellence des réseaux, de l'assainissement et de la stricte gestion



**FIG. 5**  
Plan du Mundaneum, 1929,  
Plan FLC 32114.

policière. La ville de l'habitation est la cité de l'hygiénisme. L'étude critique des espaces résidentiels de La Chaux-de-Fonds fait ici encore office de contre-modèle. C'est depuis l'observation de la disposition des habitations des quartiers des rues de la Montagne et des Tourelles orientées ouest-est selon lui dans le sens du vent le plus violent, qu'il conçoit la nécessité de réfléchir aux conditions d'implantation des maisons. Leur procurer du soleil, de l'air et de la lumière, ne doit pas conduire à la multiplication des courants d'air. Les habitations doivent être situées dans des endroits privilégiés pouvant conjuguer verdure et promenades. En réalité bien que critique du modèle urbanistique de La Chaux-de-Fonds, Edouard Jeanneret en conçoit la dimension cosmopolite comme une des éléments essentiels de la nouvelle ville industrielle qu'il entend bâtir. Et, s'il se convainc dès 1913 de l'urgence de quitter définitivement la ville de son enfance, c'est d'abord pour l'écart qu'il existe entre d'une part les laideurs et bassesses de cette agglomération et d'autre part la soif d'ouverture et découverte modernes qu'exprime selon lui la capitale parisienne d'un pays bientôt en guerre contre l'Allemagne impériale. La métropole est donc affaire d'intensité et d'autonomisation individuelle. Dans son esprit, elle est par essence cosmopolite. Le conflit sur la construction de la villa Schwob fait office d'accélérateur de son déménagement définitif à Paris. Le choix de l'installation définitive pour la capitale des arts et lettres procède de la volonté d'échapper à l'étroitesse culturelle et sociale de son milieu d'origine. Le départ est le mode de se réinventer un avenir, d'aller à la rencontre de l'événement pour se forger un destin.

**FIG. 6**

Le Corbusier et ses collaborateurs de l'atelier du 35 rue de Sèvres (Paris), circa 1954. ©Studio Willy Rizzo.



### ***L'architecte cosmopolite de la paix mondiale***

En postulant que toute société n'existe que par les modalités de penser sa propre évolution sociale et politique, le cosmopolitisme se pense d'abord comme une philosophie du mouvement et du dépassement de toutes les formes d'immuabilité et conventions humaines et coutumières. Si comme l'affirme Edouard Jeanneret, toute société « primitive » - première selon notre définition contemporaine est à même de porter une vérité et sincérité de l'être humain par la prise en considération du *labores humanes*, cela ne saurait devoir s'interpréter comme refus de toute évolution. Le sens pratique, l'intelligence, la sagacité et le génie créatif opèrent selon Jeanneret comme les véritables moteurs de la nécessaire transformation de l'humanité<sup>9</sup>. Dans ses textes laudateurs sur l'importance des civilisations humaines dans l'histoire, il se fait fort de décrire les grandes civilisations passées – Egypte, Rome, Perse...- comme les jalons nécessaires et préalables du cheminement inéluctable de la planète vers un monde effectif meilleur même si par ailleurs elle peut être aussi affectée par des cycles de régression comme les invasions et destructions barbares, les révoltes et jacqueries populaires ou le fléau des guerres dans lesquelles il peut ranger les conflits du Haut-Moyennage et la guerre de Cent ans. Comme il en est précédemment signalé, la révolution industrielle par la destruction des cadres et échelles du temps de la société ordonnée moderne, est, de son point de vue, le dernier des fléaux majeurs auxquels les peuples se trouvent être confrontés. Nonobstant cette théorie cyclique de l'histoire duale de ses évolutions et de ses involutions, Edouard Jeanneret, arc-bouté sur l'idée d'une l'humanité en perpétuelle progrès, est marqué par la philosophie des Lumières susceptible de tracer les modalités d'accès à l'avenir radieux dont il pressent l'émergence avant même la catastrophe d'août 1914. Il peut rejoindre le philosophe Kant qui sollicite pour l'aventure humaine, le nouveau destin d'une « nature humaine » qui s'émancipe des contingences et étroitesse des pouvoirs des princes. Selon le philosophe, c'est dans la recherche d'une alternative cosmopolitique fondée sur l'émancipation individuelle et collective que se déploieront les modalités de

**FIG. 7**  
Le Corbusier et Balkrishna Doshi. Sans date, sans lieu.  
Archives FLC L4(13)17.



**FIG.8**  
Le Corbusier à Tokyo, avec  
Kunio Maekawa et Junzo  
Sakakura. Tokyo, 1955.  
Archives FLC L4(4)127.

vivre en paix et dans la prospérité<sup>10</sup>. Sans rebondir sur l'interrogation rousseauiste d'un homme « naturellement bon » ou « naturellement mauvais », Jeanneret peut saluer en ce philosophe, la formulation de la nécessité du contrat social pour pallier ces déficiences. Accéder à la civilisation machiniste requiert l'effort bien compris de tout un chacun pour produire la richesse collective nécessaire à la vie machiniste. Le cosmopolitisme comme théorie du dépassement pour chacun de ses différences et négociation avec autrui de son altérité dans sa rencontre et son acception est à l'essence même selon Jeanneret, du dépassement des conflits de classe et de la garantie d'une paix mondiale perpétuelle par la prospérité retrouvée. (Fig. 4)

Par son refus du conflit qu'elle qu'en soit sa forme - du conflit syndical régulé aux désordres des Jacqueries et des révolutions anarchistes et marxistes - Jeanneret est d'abord de cœur et d'esprit pacifiste. Si ses engagements de suisse pendant la première guerre mondiale lui font moralement abandonner le sacro-saint principe de la neutralité au profit d'un engagement d'architecte au service de la mobilisation française, il imagine la fin de la guerre comme le retour à la paix dans une Europe pacifiée à même de porter, avec la création de La Société des Nations (SDN) la paix universelle par la mise en œuvre du cosmopolitisme de la métropole fonctionnelle. Grâce à la somme de ses articles publiés dans les revues d'avant-garde et les revues non-conformistes, ses engagements pacifistes par la révolution architecturale comme substitue à la révolution prolétarienne sont connus et reconnus. En 1926-1927 l'agence de Le Corbusier rue de Sèvres candidate pour la réalisation du palais des Nations de la SDN dans le quartier rive droite de la future Genève Internationale. C'est en avril 1928 que le socialiste pacifiste et anticolonialiste belge



Paul Otlet connu en tant que juriste pour ses efforts à promouvoir un Répertoire bibliographique Universel destiné à faciliter une logique d'éducation universelle de l'humanité pour promouvoir la paix, demande à Le Corbusier et Pierre Jeanneret d'engager à Genève le projet de son centre de culture mondiale, le Mundaneum, véritable cité universelle dédiée à la connaissance et à l'amitié entre les peuples. (Fig. 5)

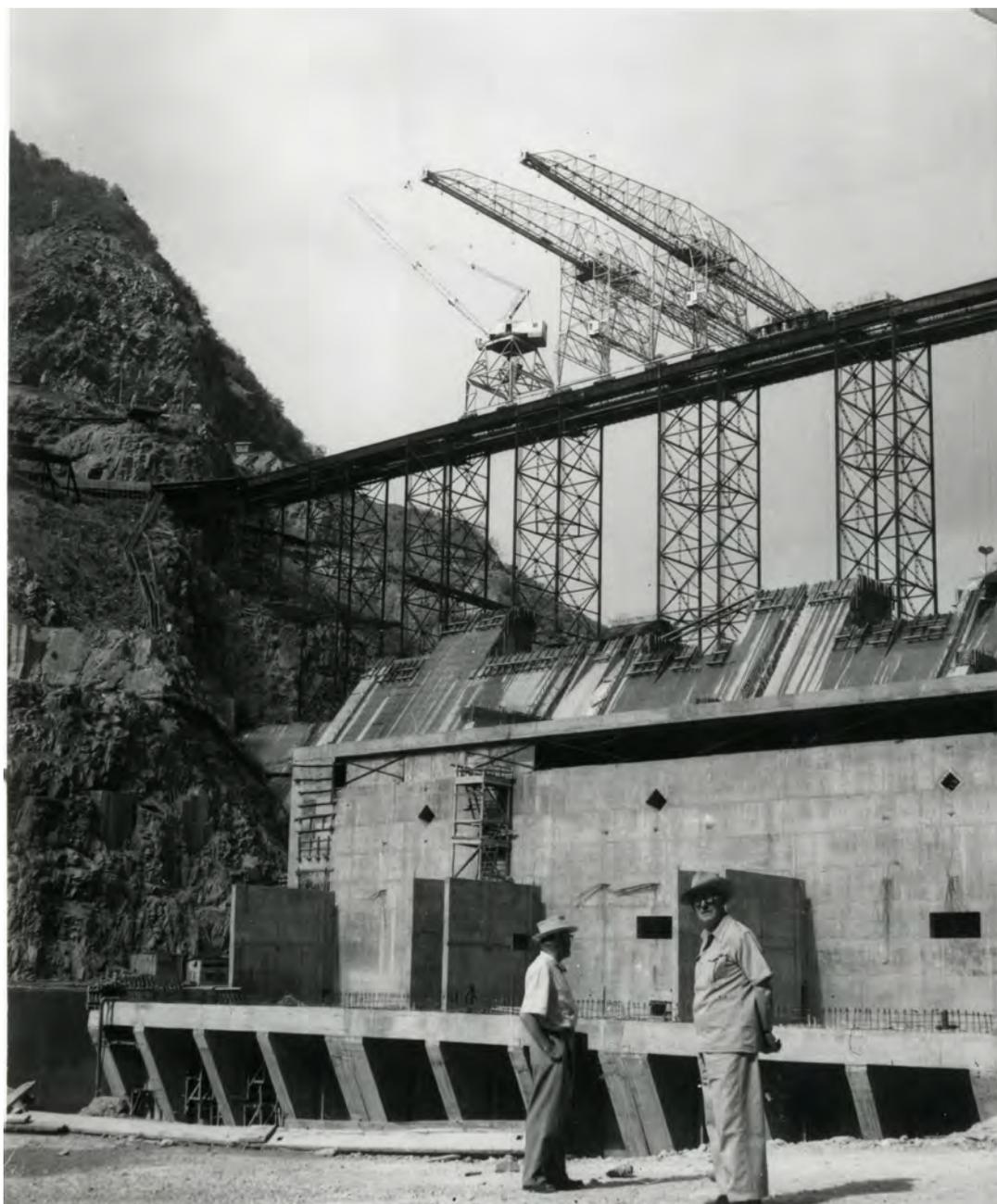
Bien que le projet ne verra jamais le jour, Le Corbusier militera encore pour la paix en dépit des critiques communément partagées sur la faillite de la SDN. En 1939, conscient de la guerre à venir, il abandonne à nouveau son pacifisme pour tenter de se mettre au service de la France en guerre.

L'après-guerre, et la conscience des tragédies subies, ravivent sa foi dans des institutions vouées à pacifier le monde mais aussi lui permettre un développement harmonieux. Son engagement et ses tentatives pour l'édification du Palais l'ONU à New York et celui de l'UNESCO à Paris, témoignent de sa volonté d'associer son nom à ses grandes entreprises humanistes... En vain. Pour autant, après-guerre, et durant les années 50 ou 60, Le Corbusier sera adhérent ou proche d'un grand nombre d'associations à vocation humaniste ou pacifiste : il est membre de l'Amitié Franco-Polonaise présidée par son ami Joliot-Curie, membre du Mouvement des Intellectuels français pour la Défense de la Paix emmené par son ami Jean Cassou, ... En 1963, il répond favorablement à la



**FIG. 9**  
Le Corbusier à Chandigarh.  
Sans date. Archives  
FLC L4(3)83.

Campagne d'aide aux Harkis organisée conjointement par l'Association Seine-Algérie et le Comité National pour les Musulmans Français, en adressant non seulement de l'argent mais surtout en cédant gracieusement ses plans des constructions Murondins pour pouvoir loger au plus vite et aux mieux des populations déplacées. Il fera de même en 1947 en soutenant activement la Ligue Française pour la Palestine Libre et signera la même année son « Appel au Peuple Britannique ».



**FIG.10**  
Le Corbusier sur le chantier  
du barrage de Bhakra-Dam.  
Sans date. Archives  
FLC L4(3)17.



**FIG.11**  
Le Corbusier à Chandigarh.  
Sans date. Archives  
FLC L4(3)27.

### ***L'agence cosmopolite, ou le cosmopolitisme comme communauté humaine***

En dehors de ses projets inscrits dans une dimension internationale ou révélateurs de sa compréhension précoce qu'il évolue dans un monde ouvert, aux frontières poreuses et artificielles, Le Corbusier fait de son atelier, dès 1924, le lieu emblématique de son cosmopolitisme méthodique. (Fig. 6)

Véritable point de convergence, l'atelier du 35 rue de Sèvres est d'abord circonscrit au recrutement de dessinateurs français et suisses, sa réputation internationale transforme rapidement l'atelier en un lieu de passage incontournable pour tous ceux qui désirent intégrer le champ professionnel d'une architecture ouverte sur le monde. L'atelier se fait ainsi très vite le reflet de la propagation de ses idées, attirant à lui un monde multi-ethnique, multiconfessionnel et véritablement cosmopolite. Les nationalités représentées sont conséquentes, et d'autant plus remarquables qu'elles interviennent à une époque où les mobilités professionnelles des jeunes sont des plus limitées. L'atelier, creuset fécond, accueille pêle-mêle pour de brefs ou plus longs séjours des russes, polonais, allemands, japonais, suédois, canadiens, palestiniens, vénézuéliens, colombiens, argentins, espagnols, tchèques, croates, grecs, italiens, belges, danois, yougoslaves, brésiliens, mexicains, britanniques, chiliens, hollandais, hongrois, coréens, iraniens, finlandais, chiliens, portugais, uruguayens, israéliens, irlandais, péruviens, indiens... Les flux de mobilité en direction de l'atelier correspondent au fait que l'agence de Le Corbusier est devenue un véritable épice de la pensée et de la formation architecturales. Dans d'autres cas, avec générosité et aménité, Le Corbusier n'hésite pas à accueillir tous ceux que la marche du monde vers les autoritarismes et totalitarismes a conduit à l'exil sous peine d'incarcération, torture et assassinat. Le cas aujourd'hui le plus connu demeure celui de Iannis Xenakis, condamné à mort par contumace pour terrorisme politique par la Grèce royaliste, soutenue par les Britanniques et les Américains.

C'est donc sans surprise que l'on retrouve aux côtés du japonais Junzo Sakakura, le brésilien Oscar Niemeyer, l'afro-américain Edward Bowser<sup>11</sup> ou le croate Ernst Weissmann, tous venus découvrir l'essence de cette architecture universelle, ce que Le Corbusier martèlera toute sa vie en faisant de l'architecture un fait universel, disposant de sa propre langue, ce qu'il proclame dans d'un discours prononcé lors de l'Assemblée générale de l'Union internationale des architectes (UIA), en 1948 : « Notre architecture doit être universelle, elle doit s'adapter aux différentes cultures et aux différentes régions du monde ». C'est en cela que Le Corbusier colle, instinctivement, sans réflexion ou analyse préalables, au cosmopolitisme culturel décrit par Emmanuel Kant. L'universalité de l'architecte moderne comme langue, récit et épopée du nouveau siècle, fait d'elle l'outil du bien-être et de la paix collective planétaire. C'est ce que Le Corbusier réaffirme régulièrement, faisant de la culture, l'union des peuples. Son cosmopolitisme embrasse les hommes sans distinction. L'atelier du 35 rue de Sèvres incarne ce lieu où l'on parle une langue commune, celle d'une architecture œcuménique, qui échappe aux folklores, aux disparités, aux modes...(Fig. 7)

Pour autant cet épicycle, ce lieu de convergence se fait aussi lieu de germination puis lieu de projection. Pour reprendre Régis Debray, chez Le Corbusier « La frontière est le meilleur ami du cosmopolitisme ».<sup>12</sup> Si la frontière existe c'est pour être franchie, dépassée, non pour conquérir mais pour partager une vision une et indivisible de l'architecture et de l'urbanisme. Si les théories et les idées de Le Corbusier ont d'abord été égrainées par le biais de la circulation de ses ouvrages ou ses articles, dans leur version originale ou traduite, ce sont progressivement ses conférences puis les congrès internationaux, dont l'ASCORAL, les CIAM, et enfin ses réalisations elles-mêmes qui les ont portées. Au-delà, et avec une force accrue et une insistance constante, ce sont les anciens collaborateurs eux-mêmes qui ont véhiculé ce vocabulaire corbuséen, ses composantes les plus saillantes, des « cinq points » au Modulor, en passant par la « respiration exacte » ou la « promenade architecturale » mais aussi la nature comme invariant d'un langage commun.

Ces ambassadeurs privilégiés sont pourtant choisis avec une attention particulière et on ne compte pas le nombre de courriers de prétendants reçus à l'atelier pour obtenir un stage ou un poste au 35 rue de Sèvres. Le Corbusier, on le sait, ne se focalise nullement sur la formation de ses collaborateurs, il est en revanche attentif à la création d'un équilibre pour ne privilégier aucune nationalité au profit d'une autre. Le cosmopolitisme de l'agence passe donc par une composition choisie et jamais subie. Le Corbusier reçoit et tempête par ailleurs voulant bien s'assurer des motivations réelles et profondes des prétendants. L'entretien est souvent ritualisé. Il s'ouvre par une longue diatribe pour expliquer à l'impétrant que venir vivre à Paris est une entreprise difficile voire démoralisante, que les conditions de vie y sont redoutables et inintéressantes pour un jeune épris de liberté et de grands espaces. Décourager fait partie de sa démarche, sans doute pour ne garder que les « croyants » véritables et sincères. L'accueil des collaborateurs se fait parfois acte de résistance que ce soit en accueillant des exilés fuyant des dictatures (Grèce, Amérique latine...) ou, de manière ponctuelle en préservant l'atelier d'un noyautage ou d'un déséquilibre quelconque. Instinctivement ou consciemment, on constate que Le Corbusier ne prend plus d'allemands après 1933 et l'avènement du national-socialisme, évitant ainsi que de potentiels partisans ne puissent fragiliser l'agence. En revanche, à la même période il accueillera les architectes juifs Shlomo Bernstein et Sam Barkai, réfugiés en Palestine sous mandat britannique.

On sait<sup>13</sup> ainsi que le français André Maisonnier fut très ami avec Balkrishna Doshi l'indien mais aussi Justino Serralta, l'uruguayen, ou Yoshizaka Takamasa le japonais et que leurs discussions dépassaient les conversations d'atelier, mais surtout survivaient au départ des uns ou des autres, et à l'éloignement géographique. Sans angélisme, nous savons que Le Corbusier était parvenu à établir une organisation où une quelconque discrimination n'avait pas sa place. Le maître de céans avait parfaitement compris que le dialogue transculturel de l'agence offrirait les conditions élémentaires de penser une architecture déliée de tous les conformismes et modèles enseignés par ailleurs. Les nombreux architectes formés au contact de Le Corbusier furent donc bel et bien des ambassadeurs et des artisans d'un cosmopolitisme, également fondé sur une réciprocité. On ne compte pas les anciens du 35 rue de Sèvres qui firent appel à leur ancien mentor pour une conférence ou une collaboration. Ce fut par exemple le cas des architectes japonais Junzo Sakakura, Yoshizaka Takamasa et Kunio Maeakawa, à l'origine de la commande du Musée à croissance illimité de Tokyo. (Fig. 8)

### **Conclusion. Le citoyen du monde engagé pour une architecture cosmopolitique : Le cas de Chandigarh**

La « Main Ouverte » trône fièrement à Chandigarh, comme un symbole fraternel mais aussi comme un symbole de paix : « Pleine main j'ai reçu, pleine main je donne ». (Fig. 9) Sa forme hybride partage d'ailleurs quelque chose avec la forme, ou plutôt l'allure de La Colombe de la Paix que dessine Picasso en 1949 pour le congrès, à Paris, du Mouvement mondial des partisans de la Paix. Avec cette capitale du Punjab Le Corbusier en appelle à une « conscience moderne » où la construction a aussi pour fonction d'édifier la paix. Il n'est pas non plus fortuit que sur la pierre de donation élevée sur le barrage de Bhakra-Dam, y soit inscrit :

« Les fondateurs de Chandigarh ont offert ce lac et ce barrage, aux citoyens de la nouvelle cité pour qu'ils puissent échapper à la monotonie de la vie citadine et jouir de la beauté de la nature dans la Paix et le silence »<sup>14</sup>.(Fig. 10)

Ce texte, écrit en 4 langues (Hindi, Punjabi, Urdu et Anglais), réunit à lui seul ce qui constitue, de manière systémique, l'architecture et l'urbanisme de Le Corbusier, lui qui a toujours construit pour les Hommes, dans le respect de la nature, unique moyen d'atteindre à la paix. C'est cette même idée qu'il exprimait déjà en 1935 dans son livre *La Ville Radieuse* quand il rappelait :

**FIG.12**  
Monument de la main ouverte. Chandigarh. 2007.  
Archives FLC.





« Lorsqu'on est plongé complètement dans le grand propos moderne de l'architecture et de l'urbanisme, on vit par l'esprit et le cœur, la PAIX : la paix par la lutte, la bataille, les témérités, le désintéressement, l'enthousiasme, la foi, qui doivent vaincre les ignorances et les paresseuses. La PAIX, c'est la construction. De quoi se donner dans la vie les véritables perceptions du bonheur »<sup>15</sup>. (Fig. 11)

**FIG. 13**  
Le Corbusier et le Premier  
Ministre Jawaharlal Nehru,  
circa 1955, sans lieu.  
Archives FLC L4(3)2.

Tardivement, en 1965, dans *Mise au point*<sup>16</sup>, Le Corbusier, définit l'importance et la symbolique de la « Main ouverte », qui transcende la simple création architecturale. Il en définit non seulement les contours quasi ontologiques :

« Le Monument de la Main ouverte [...] n'est pas un signe politique, une création de politicien. [...] Il y a dans cette création un cas spécifique de neutralité humaine [...] »  
 Cette Main ouverte, signe de paix et de réconciliation, doit se dresser à Chandigarh. Ce signe qui me préoccupe depuis de nombreuses années en mon subconscient doit exister pour porter un témoignage d'harmonie. Il faut annuler les travaux de guerre, la guerre froide doit cesser de faire vivre les hommes. Il faut inventer, décréter les travaux de paix ». (Fig. 12)

**FIG.14**  
 Chandigarh. Sans date.  
 ©photographe Lucien  
 Hervé. Archives  
 FLC L3(10)61.

Ainsi, les bâtiments administratifs de Chandigarh apparaissent comme des résurgences concrètes, des sortes de butte-témoin du palais dont il avait rêvé pour la SDN. Cette ville, symbole de l'unité indienne se veut aussi un lieu d'harmonie. En élaborant toute une ville loin des « ronds de cuir » et des intrigues de palais qui l'avaient privé de faire une œuvre cosmopolitique sur les rives du Léman, Le Corbusier tient la revanche de son existence. Chandigarh se pense comme le projet alternatif, la paix revenue, d'un autre monde sociétal, administratif et politique. Bien évidemment, en ébauchant les plans de cette cité indienne, Le Corbusier a obligation de s'enquérir auprès de ses amis indiens et auprès du pandit Nehru des usages, des éléments caractéristiques de cette société afin d'établir un projet ancré dans un lieu et un univers donné (Fig. 13). Pourtant qu'il s'agisse du Secrétariat de Chandigarh ou le Palais des filateurs, Le Corbusier s'adresse en réalité à l'homme universel, celui qu'il faut protéger du soleil l'été, celui à qu'il faut préserver de la cohue de la ville, celui pour qui il faut aménager un espace



où la nature, la lumière ont leur place. Les besoins des hommes, les besoins fondamentaux mais aussi l'aspiration aux loisirs sont les mêmes quel que soit la latitude où il se trouve. S'ils diffèrent par moment ce n'est jamais que par le poids du dogme ou de l'habitude, jamais celui du besoin. Pour Le Corbusier l'urbanisme véritable est nécessairement international, cosmopolite. Il est et demeure en dehors de toutes les frontières. Si Le Corbusier proclame dans *Vers une architecture*<sup>13</sup> que « l'architecture c'est pour émouvoir » il prend soin d'ajouter juste après que l' « émotion architecturale, c'est quand l'œuvre sonne en vous au diapason d'un univers dont nous subissons, reconnaissons et admirons les lois ».

Par ailleurs, l'homme moderne pour qui Le Corbusier construit, correspond à l'homme d'action que décrit Hannah Arendt<sup>18</sup>; Le Corbusier pèse évidemment moins politiquement, quoique ses nombreux combats contre les moulins de l'académisme ou les moulins des politiciens ne furent pas tous sans effets et Chandigarh, au même titre que l'unité d'habitation de Marseille, en est un exemple probant. La ville de Chandigarh, est donc l'incarnation d'une ville qui peut correspondre à « un monde commun, un monde qui peut être habité par des êtres humains différents et égaux. La paix est la condition de ce monde commun, car sans paix, il n'y a pas de possibilité de vivre ensemble dans l'harmonie »<sup>19</sup>. (Fig 14)

Auteur

**Rémi Baudouï** est historien et politiste, professeur en science politique à l'Université de Genève, il est aussi membre du Conseil d'administration et Secrétaire général de la Fondation Le Corbusier. <https://unige.ch/sciences-societe/speri/membres/remi.baudouï/>

**Arnaud Dercelles** est historien. Il dirige le Centre de Ressources et de Recherches de la Fondation Le Corbusier et travaille en parallèle sur la construction du discours de la modernité et les autofictions. Il a coédité avec Rémi Baudouï l'intégralité de la correspondance familiale.

Notes

1 Le Corbusier le reçoit à déjeuner chez lui le 17 mars 1950. Cf. Rémi Baudouï, Arnaud Dercelles, *Le Corbusier. Correspondance. Lettres à la famille 1947-1965*, Gollion : Infolio, 2016, p. 134. Il semble évident que Le Corbusier se soit passionné pour cette démarche lui écrivit : « Au cours des années, je suis devenu un homme de partout. J'ai voyagé à travers les continents. » in *Le Corbusier parle*, p.10, Genève : Les Cahiers Forces vives, 1967.

2 Voir d'Emmanuel Kant, *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique* (1784) ; *Vers la paix perpétuelle*, (1795).

3 Ulrich Beck, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?* Paris : Albin Michel, 2006.

4 Le catalogue raisonné des dessins engagé par Danièle Pauly offre les moyens de mesurer aujourd'hui pleinement le lien entre les dessins et les représentations plastiques du monde corbuséen depuis son plus jeune âge. Danièle Pauly, *Le Corbusier, catalogue raisonné des dessins*, tome I, 1902-1916, Bruxelles : AAM Edition, 2020, pp. 31-84.

5 Leila El-Wakil, Rémi Baudouï, « Corps nouveaux, corps héroïques. En quête du muscle viril dans la peinture nationale du XIX<sup>ème</sup> siècle », in (Sous la direction de M. Aceti, C. Jaccoud et L. Tissot), *Faire corps, Temps, Lieux et gens*, ALPHIL, 2018, pp. 135-152.

6 Georges Valois, *D'un siècle à l'autre*, Paris : Nouvelle librairie française, 1921, p. 76.

7 Le Corbusier-Saugnier, *Vers une architecture*, Paris : Éditions G. Crès et & Cie, « Collection de l'Esprit Nouveau », 1923, p. 229-230.

8 Charles Edouard Jeanneret, *La construction des villes*, Paris : L'âge d'homme, 1992, p. 45

9 Edouard Jeanneret, *L'Art décoratif d'Aujourd'hui*, Éditions G. Crès et & Cie, Paris : « Collection de l'Esprit Nouveau », 1925. Cf. partie Besoins-Types.

10 Emmanuel Kant, *Idée pour une histoire universelle du point de vue cosmopolitique*, in *Œuvres Philosophiques* tome II, Paris : La Pléiade, Gallimard, 1986,

11 Il fut l'un des tous premiers architectes afro-américains du New-Jersey.

12 Régis Debray, *Éloge des frontières*, Paris : Gallimard, 2010.

13 Entretien du 22/09/2022 avec Claude, fils d'André Maisonnier, et auteur de l'ouvrage *La chapelle de Ronchamp, naissance d'un chef d'œuvre*, Paris : Le Linteau, 2021.

14 Remarquons que Le Corbusier utilise la même formule pour évoquer ce dont les hommes ont le plus besoin dans *Un couvent de Le Corbusier*, Genève : Les Cahiers Forces vives, n°15, 1961.

15 Le Corbusier, *La Ville radieuse*, Boulogne : Éditions de l'Architecture d'Aujourd'hui, 1935, p.343.

16 Le Corbusier, *Mise au point*, Genève : Les Cahiers Forces Vives, 1966.p.55

17 Le Corbusier, *Vers une architecture*, Ibid. p.23

18 Hanna Arendt, *La condition humaine*, Paris : Calmann-Levy, 1961.

19 Ibid.